
Rendre l'étranger familier. Modes d'appropriation et de catégorisation de l'espace par les migrants népalais en Inde

*Turn the Foreign Place Familiar. Modes of Appropriation and Categorization of
the Space by the Nepalese Migrants in India*

*Hacer familiar al lugar extranjero. Modos de apropiación y de categorización del
espacio por los inmigrantes nepaleses en india*

Tristan Bruslé



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/remi/5141>

DOI : 10.4000/remi.5141

ISSN : 1777-5418

Éditeur

Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2010

Pagination : 77-94

ISBN : 978-2-911627-55-2

ISSN : 0765-0752

Référence électronique

Tristan Bruslé, « Rendre l'étranger familier. Modes d'appropriation et de catégorisation de l'espace par les migrants népalais en Inde », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 26 - n°2 | 2010, mis en ligne le 01 septembre 2013, consulté le 18 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/remi/5141> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/remi.5141>

Rendre l'étranger familier

Modes d'appropriation et de catégorisation de l'espace par les migrants népalais en Inde

.....

Tristan BRUSLÉ*

Vue de France, l'Inde est un pays pauvre, d'où partent les hommes à la recherche de meilleures opportunités en Occident ou dans le Golfe Persique. Vue du Népal, l'Inde est un pays riche et développé, où les hommes vont travailler non dans l'espoir de faire fortune, mais pour gagner de quoi nourrir leur famille. Paysans au Népal, ils se retrouvent ouvriers en Inde pour des périodes variables, de quelques mois à quelques années. Installés dans une pratique d'allers-retours entre leur ferme au Népal et leur lieu de travail en Inde, ces hommes considèrent la migration temporaire de travail comme normale. Depuis au moins quatre ou cinq générations, elle est en effet totalement intégrée au fonctionnement des systèmes ruraux de l'ouest népalais¹. De l'âge de quinze ans à quarante-cinq/cinquante ans, les migrants passent autant de temps en Inde, sinon plus, que dans leur village. La migration de travail induit donc non seulement des déplacements, mais aussi des séjours prolongés dans un pays étranger. Le statut « étranger » de l'Inde doit cependant être discuté. D'une part, il existe une proximité culturelle très forte entre l'Inde et le Népal². D'autre part, un accord datant de 1950 permet aux ressortissants des deux pays de passer librement la frontière sans passeport ni pièce d'identité. En séjournant chaque année hors de leur pays, les hommes se familiarisent avec leur lieu de travail et l'Inde change de statut : d'espace étranger, elle devient un espace familier. Comment cette transformation se fait-elle ? En quoi l'étude de la spatialité des migrants peut-elle nous permettre d'expliquer ce constat ? En quoi l'appropriation spatiale est-elle conditionnée par la dimension sociale de l'expérience indienne ? Comment l'appropriation donne-t-elle lieu à une catégorisation des espaces de travail ?

* Chargé de recherche CNRS, Centre d'Études Himalayennes, 7 rue Guy Môquet, 94801 Villejuif Cedex ; tristan.brusle@vjf.cnrs.fr

1 En l'absence de documents, il est difficile de connaître la profondeur historique des mouvements temporaires de population entre le Népal et l'Inde. Pour des études sur les migrants népalais à New Delhi, voir Thieme (2006), Thieme et Wyss (2005).

2 Tous les deux partagent l'hindouisme et le système des castes. Le népalais et le hindi, parlé au nord de l'Inde, sont proches. D'une manière générale, l'influence culturelle de l'Inde au Népal est très forte.

Pour mener à bien ces réflexions, quelques hypothèses sont nécessaires. L'appropriation de l'espace, définie de manière générale comme une mise en sens de l'espace, est indispensable au migrant pour qu'il ne tombe pas dans le chaos. Sa double dimension idéale et matérielle a été soulignée par Di Méo (1998) et rappelée par Ripoll et Veschambre (2005 : 10) pour qui « penser en termes d'appropriation de l'espace conduit à envisager l'occupation ou l'usage de l'espace, mais aussi sa production et son détournement, son marquage, sa valorisation ou inversement sa stigmatisation ». Dans le cas des Népalais en Inde, l'appropriation différentielle des lieux de la migration est le résultat des discriminations socio-spatiales propres à l'état d'ouvrier-migrant. L'appropriation et la catégorisation de l'espace étant des phénomènes graduels, il en existe des degrés variables en fonction de l'intention du migrant dans le lieu : « le rapport au lieu n'existe pas en soi, il est toujours lié à la question des pratiques » (Stock, 2005). Mais les rapports à l'espace créés par les individus ne dépendent pas uniquement de leurs motivations propres³. Même si la pratique spatiale, définie comme « un ensemble de comportements d'un opérateur en relation avec un espace qui constitue pour lui un contexte » (Staszak, 2003 : 740), semble déterminante, dans l'espace s'expriment aussi les rapports sociaux, marqués en l'occurrence par la domination des Indiens sur les Népalais. En résumé, « l'espace approprié est significatif de la position des individus et des groupes dans la hiérarchie sociale » (Ripoll et Veschambre, 2005 : 13).

Après avoir présenté les terrains d'enquête et la méthodologie, j'aborderai le cadre mental dans lequel se déroule la migration avant de m'intéresser aux formes d'appropriation et de catégorisation de l'espace à différentes échelles.

TERRAINS ET MÉTHODOLOGIE

Cet article s'appuie sur un travail de terrain de treize mois effectué en Inde et au Népal de 2001 à 2003 (Carte 1). Dans les moyennes montagnes de ce pays himalayen et à l'ouest en particulier, la migration masculine de travail est une ressource sur laquelle une grande partie des ménages s'appuie pour subvenir à leurs besoins. La durée des séjours est variable et dépend à la fois des buts assignés à la migration et des contraintes de main-d'œuvre à la ferme. Les Népalais en Uttarakhand appartiennent à la classe laborieuse, au même titre que d'autres travailleurs venus des États indiens du Bihar ou du Jharkhand. À la faveur d'une substitution de la main-d'œuvre, les Indiens originaires du district se refusant à travailler à des tâches dégradantes sur leur lieu de naissance, les migrants trouvent leur place dans des niches bien définies. Parmi ces migrants, les Népalais occupent une place précise grâce à leur excellente réputation, basée sur leur appartenance à la montagne (*pahad*)⁴ et à la « race guerrière » des Gurkhas⁵. Considérés comme laborieux, durs à la

3 Les rapports spatiaux correspondent « aux liens affectifs, fonctionnels et économiques, politiques et juridiques ou purement imaginaires que les individus et les groupes tissent avec les espaces géographiques où ils vivent, qu'ils parcourent ou qu'ils se représentent » (Di Méo et Buléon, 2005).

4 Les termes en italique sont en népalais.

5 Les Gurkhas sont des mercenaires népalais employés dans les armées indiennes et britanniques. Par extension, les Népalais sont perçus comme une « *martial race* ».

tâche, honnêtes et peu enclins à des revendications, ils sont portefaix⁶, cantonniers ou employés dans des petits commerces et restaurants. Certains parviennent à sortir de leur niche traditionnelle et possèdent leurs propres échoppes ou gargotes.

Quand le chercheur tente de comprendre les allers et venues des hommes, l'enquête sous forme de questionnaire est envisageable. Mais étudier les rapports à l'espace pose des problèmes heuristiques à celui qui envisage une étude qualitative basée sur l'observation et la parole. Comment en effet faire parler de l'espace quand « en fait, notre rapport à l'espace est tellement fondamental, tellement prégnant, que nous avons tendance à ne pas le voir » (Lévy, 1998 : 93) ? Lors des entretiens effectués auprès des Népalais, les hommes parlent plus de leur propre vie ou de leurs expériences dans les lieux que des lieux eux-mêmes. Or, comme les migrants n'ont de cesse de le répéter, l'unique raison de leur présence en Inde est le travail. Leurs rapports à l'espace sont donc hautement dépendants de leur position sociale, elle-même largement déterminée par le travail. Comprendre l'appropriation nécessite ainsi de comprendre comment les hommes ont fait leur un espace étranger où ils occupent le bas de la hiérarchie sociale. L'étude des aspects matériels de cette appropriation passe par une observation des lieux de vie des migrants. Concernant les aspects idéels de l'appropriation, je me suis centré sur les discours sur les lieux, qu'ils aient été énoncés lors d'entretiens structurés et enregistrés, ou lors de conversations informelles⁷.

Une des limites de ce travail repose sur la notion de groupe social et sur le passage des entretiens individuels à l'énonciation de généralisation valable pour l'ensemble des migrants népalais. D'une part, en Uttarakhand⁸, il existe une concordance presque totale entre le groupe ethnique des Népalais (quelle que soit leur caste) et un groupe social que l'on pourrait qualifier d'ouvriers. Ce n'est qu'à la marge que certains Népalais se distinguent de leurs compatriotes et sortent de la place qui leur est assignée pour appartenir à la petite classe moyenne. Le fait d'être étranger se surimpose à l'état d'ouvrier, mais il n'est pas certain que les processus d'exclusion puissent être imputés à la nationalité des migrants. D'autre part, le passage du recueil d'informations individuelles à la construction d'un objet d'étude « migrants népalais » s'est fait par la multiplication des entretiens et des points de vue jusqu'à saturation de l'échantillon, c'est-à-dire jusqu'au point où une impression de déjà-vu s'est fait ressentir. Les entretiens se sont déroulés en népali, avec parfois l'aide d'un étudiant sachant traduire le dialecte des migrants en népali standard.

6 Le terme de portefaix est utilisé à dessein pour désigner celui qui porte sur son dos des marchandises sur des courtes distances (à l'intérieur de la ville), par opposition au porteur qui parcourt des distances importantes. Il est synonyme de coolie.

7 Voici un exemple de questions ayant pour ambition de faire émerger des appréciations sur les lieux : « Quels sont les villes/lieux dans la ville que vous préférez ? », « Classez les lieux où vous êtes allés par ordre de préférence ».

8 L'Uttarakhand est un État himalayen créé en 2000. Les petites villes dont il est question ici sont peuplées de 20 000 à 50 000 habitants. Les Népalais se comptent aussi par dizaines de milliers dans les mégapoles de Delhi, Mumbai ou Bangalore.

INFÉRIORITÉ, CONTRAINTES ET DOMINATION : LE CADRE MENTAL DE LA MIGRATION

L'hypothèse principale adoptée ici est que la valorisation de l'espace ne peut être envisagée en dehors de l'intention du migrant. Or, être à la fois migrant et ouvrier en Uttarakhand induit un double changement de statut par rapport à celui du village, le nouveau statut étant placé sous le sceau de la contrainte, du déshonneur, de l'infériorité et de la domination. Ce contexte général marque de manière décisive les modes d'appropriation et de catégorisation de l'espace en migration.

La migration de travail en elle-même est dévalorisée

La construction d'un imaginaire spatial indien⁹ est le produit des discours ambiants sur l'Inde — les enfants en sont bercés — et surtout de l'expérience migratoire quotidienne. En parlant de leurs migrations temporaires¹⁰, les Népalais insistent sur leur caractère à la fois normal (« c'est une tradition de partir en Inde ») et contraignant. Travailler en Inde est une contrainte absolue à laquelle les hommes ne peuvent échapper. Ils n'ont d'autres choix que de migrer s'ils veulent nourrir leur famille. Mais le travail effectué en Uttarakhand est considéré comme hautement dégradant. L'absence d'honneur (*ijjat*) ressentie par les migrants peut s'expliquer par la mauvaise image du travail manuel au Népal et dans la culture hindoue, où l'activité la plus digne est la prêtrise (Bista, 1991). Le travail donc, par sa nature même et aussi parce qu'il induit des situations de domination — il faut « joindre les mains » en signe de soumission — est source d'indignité. D'ailleurs, comme pour mettre de la distance entre eux et leur activité méprisable, les migrants ne disent jamais « je suis ouvrier », mais « je fais l'ouvrier ». L'éloignement d'une position sociale dévalorisée passe ici par le langage. Enfin, dans le contexte d'un système de caste qui régit encore fortement les relations sociales au Népal, les Népalais de haute caste, quand ils franchissent la frontière, passent d'un statut rituel élevé à un très bas statut social.

Néanmoins, au-delà des griefs attribués à l'Inde, certains aspects positifs de la migration peuvent être énoncés. Le plus important est sans doute que l'Inde permet de nourrir les corps des migrants et de leur famille : une gratitude existe, en contrepoint d'un éventuel dédain envers le pays natal qui ne « donne que de l'eau à boire ». En outre, pour les basses castes, elle est le lieu d'une certaine libération par rapport à la société villageoise qu'ils ont quittée.

En définitive, le sentiment d'infériorité souvent exprimé (« nous sommes de petites gens », « nous sommes méprisés ») se double de l'impression d'être un esclave (*gulam*). En effet, travailler pour quelqu'un, même contre rémunération, est l'inverse d'une vision idéale selon laquelle le chef de famille nourrirait sa famille grâce à ses propres champs, dans son village de naissance. Quels que soient les progrès réalisés grâce à leurs séjours

9 Il peut être compris comme un ensemble d'images mentales qui donnent un sens à des unités géographiques d'échelle variable. Sa formation repose sur les pratiques spatiales et sur des représentations s'échafaudant dans le bain des discours ambiants (Di Méo et Pradet, 1996).

10 Les Népalais n'emploient pas le terme de migration, mais celui d'aller-venue.

répétés en Inde – ils sont faibles, voire inexistants, pour la majorité des migrants – l’espace le plus valorisé, qui constitue la « base spatiale » de leur identité (Claval, 1996) reste le village natal. Le monde des migrants est centré sur leur région et leur pays d’origine.

L’Inde comme espace dégradant

Les propos tenus par les migrants forment une sorte de discours officiel de dévalorisation de l’Inde, un espace où l’expérience migratoire est synonyme de douleur (*dukha*). Seule la minorité de migrants aux projets plus aboutis et les jeunes hommes en phase de découverte considèrent d’un bon œil le pays où ils travaillent. Il est cependant possible d’affiner l’étude des représentations et des catégorisations spatiales à différentes échelles.

Au niveau indien, une hiérarchie des lieux se dégage¹¹. D’une manière générale, l’espace indien est divisé en deux selon une division de l’espace propre aux populations himalayennes et correspondant à deux types de travail. Les montagnes des États d’Himachal Pradesh et d’Uttarakhand, où les Népalais sont ouvriers (*majduri*), sont peu valorisées. A contrario, la plaine et les grandes villes où les Népalais ont un emploi dans les services (*nokari*) sont plus réputées. Alors que les montagnes sont constitutives de l’identité népalaise, le travail induit ainsi un renversement des valeurs des espaces de vie (Bruslé, 2007). Ces représentations ne conditionnent néanmoins que faiblement le choix des destinations, une grande partie des migrants rencontrés en Uttarakhand n’étant jamais allés dans les villes de la plaine indienne par crainte d’une trop forte étrangeté. De manière plus générale, lorsque l’on interroge les migrants sur les différents lieux possibles de migration hors de l’Uttarakhand, il en ressort que plus le lieu est lointain et inconnu plus il bénéficie d’une valorisation positive. Une dichotomie existe donc entre le choix réel de la destination et la valeur du lieu¹².

S’APPROPRIER DES « ESPACES AUTRES »

D’une ville de l’Uttarakhand à l’autre, le voyageur averti constate que les dizaines de portefaix népalais font partie du paysage urbain, aux points de rupture de charge des bus en particulier. À peine stationnés à la gare routière, les bus chargés de bagages sont assaillis par de nombreux Népalais qui grimpent sur leurs galeries et commencent à dénouer les sacs et autres cartons pour les descendre sur leur dos. Une fois à terre, les coolies entament la négociation avec le propriétaire des marchandises à transporter dans la ville.

En attendant l’arrivée et le départ des transports collectifs, les portefaix se massent à proximité des gares routières, souvent sous les abris destinés aux voyageurs. Ailleurs en ville, ils se tiennent sur le seuil des magasins, accroupis contre un mur ou assis à même le sol. À la fois visibles, mais se tenant à l’écart, ils font partie intégrante des villes d’Ut-

11 Les niveaux inférieurs seront abordés aux paragraphes suivants.

12 L’image des lieux n’est qu’un facteur parmi d’autres influant sur le choix de la destination (Bruslé, 2008).

tarakhand, chaque groupe occupant jour après jour les mêmes lieux de l'espace public.

Si l'on veut comprendre comment un espace étranger devient un espace familier et ainsi s'intéresser aux rapports spatiaux des Népalais en Inde, il faut se demander comment les lieux pratiqués sont appropriés et valorisés. Comment la position sociale des migrants influence-t-elle ces processus ? Peut-on parler de hiérarchie des lieux ?

Le territoire migratoire

À l'échelle la plus petite, l'existence de migrations temporaires de travail depuis quelques générations et la généralisation de ces mouvements font que les lieux de migration, avant d'être pratiqués, sont intégrés au monde des futurs migrants. Les enfants et adolescents vivent avec l'absence répétée d'un père, d'un oncle ou d'un frère qui dispensent à leur retour des récits souvent enjolivés de leurs expériences indiennes. Les noms de Pithoragarh, de Mussoorie, de Mumbai ou de Bangalore sont familiers à la plupart des habitants de l'ouest du pays¹³. Les premiers départs en migration se font vers l'âge de treize/quinze ans. Soit les jeunes garçons s'enfuient de leur village vers une destination précise, mais sans idée de la route à suivre, soit ils partent avec des parents¹⁴. Toujours est-il qu'au début du cycle migratoire leurs destinations peuvent changer en fonction des opportunités rencontrées. Ils ne suivent pas forcément les traces de leur père. L'ensemble des villes d'Uttarakhand forme une sorte de territoire du possible, qui, s'il n'est pas approprié directement par la pratique, forme néanmoins un espace où les migrants savent qu'ils peuvent se rendre. Cette possibilité de mouvement est due à l'impression, juste, que les villes d'Uttarakhand sont en permanence demandeuses de main-d'œuvre bon marché et qu'en outre les ouvriers népalais y sont présents en grand nombre. Ce sentiment de familiarité est renforcé par le fait que pour la plupart des migrants, l'environnement naturel montagnard de l'Uttarakhand ne les dépayse pas. Enfin, en plus des ressemblances physiques du paysage, la proximité culturelle, linguistique et religieuse de l'Uttarakhand avec les régions de l'ouest du Népal fait que l'ensemble de la région est considéré comme familière¹⁵.

Un véritable territoire migratoire se forme, dont les villes forment la trame. Au début du cycle migratoire des hommes, ces villes peuvent être interchangeables, mais par la suite les destinations tendent à se fixer. En effet, s'approprier l'espace ne signifie pas uniquement maîtriser les lieux, c'est aussi apprendre à tisser un réseau relationnel dans les lieux : dans le capital spatial des hommes se loge un capital social. Ce dernier, thésaurisé, entretenu chaque année, prend progressivement de l'importance. Si les réseaux sociaux sont des facteurs de perpétuation des migrations (Massey, Arango *et al.*, 1998), ils sont aussi attachés aux lieux dans lesquels ils s'inscrivent. L'ensemble des relations interpersonnelles que les migrants créent dans les lieux participe de la construction et

13 Les migrations de travail se dirigent principalement vers l'Inde, très peu vers Katmandou et le Golfe Persique.

14 La fugue vers l'Inde est une tradition bien ancrée chez les jeunes Népalais.

15 Il en va autrement des lieux indiens situés dans la plaine. Pour certains des migrants à l'identité montagnarde très forte, la confrontation aux lieux et habitants de la plaine n'est pas envisageable. Ils préfèrent s'en tenir aux destinations montagnardes, là où le dépaysement n'est pas trop fort.

de la valorisation de ces lieux. Mais, si la composante relative aux rapports sociaux du territoire migratoire n'est pas évidente à mettre en valeur, en aucun cas le territoire des migrants n'est exclusif ni ne donne lieu à des occupations conflictuelles. À propos de la qualification de leur territoire de travail, les hommes utilisent indifféremment le nom des villes (Almora, Pithoragarh, etc.) ou l'ensemble géographique auquel elles appartiennent. Ainsi, « aller dans les montagnes » (*pahad janu*) signifie aller travailler dans un espace à la composante physique identique au village natal. Enfin, concernant la valorisation des villes d'Uttarakhand, la perspective fonctionnelle de la migration prévaut. « L'endroit que j'aime, c'est celui où j'ai du travail » dit ainsi Mahesh B., portefaix à Pithoragarh. Le lieu est donc avant tout considéré selon les possibilités qu'il donne en termes d'accomplissement du tout premier objectif migratoire : travailler et se nourrir. Il résulte de ce constat, valable pour l'ensemble des migrants, une certaine homotopie que l'on peut définir comme une équivalence de la valeur des lieux dispersés géographiquement et réunis par les opportunités de travail qu'ils offrent. De l'équivalence supposée entre les villes découle une certaine indifférence vis-à-vis d'elles : de toute façon, les conditions sociales sont les mêmes partout et le bien-être spatial ne passe pas par des plaisirs esthétiques.

Au total, l'appropriation dont il est question ici relève d'une part idéelle incontestable, mais est aussi associée à des pratiques concrètes dans l'espace. À l'échelle de la ville, les processus d'appropriation correspondent à différents usages, du travail au logement en passant par la reconstitution des forces. Ils mettent en exergue les rapports sociaux.

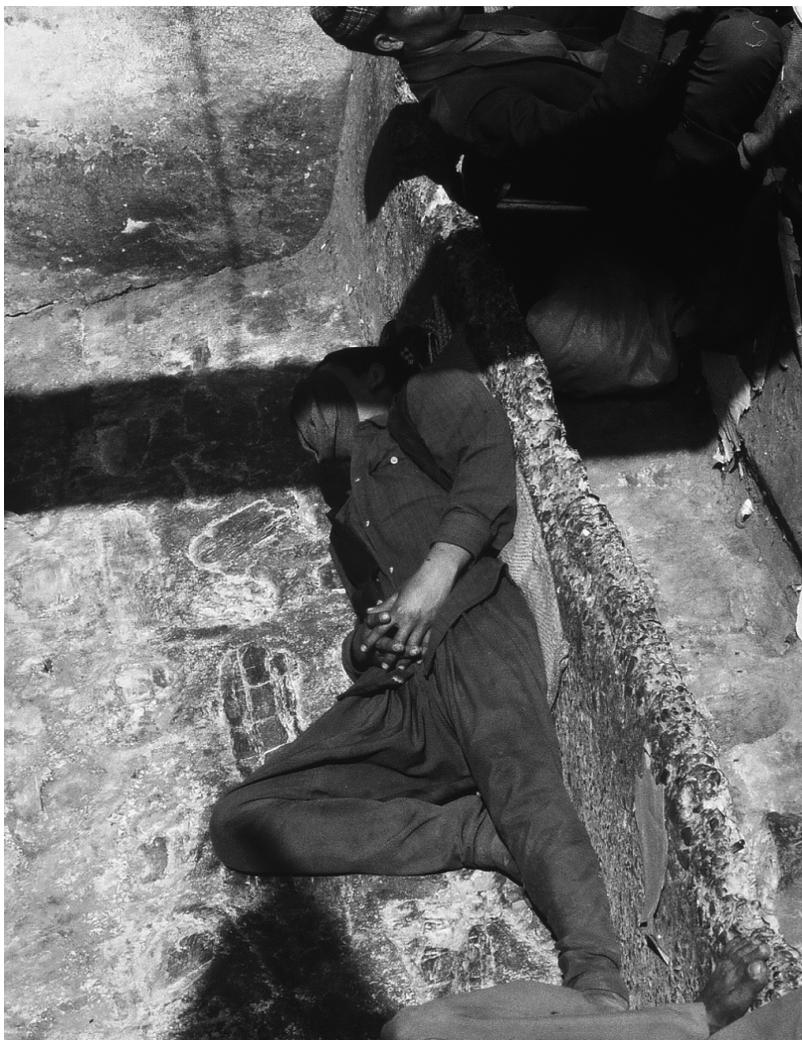
Les recoins de la ville, espaces interstitiels pour les Népalais

Dans les villes d'Uttarakhand aux rues exiguës et pentues, tout ce qui se transporte l'est sur le dos des coolies népalais, qui travaillent à la fois pour des particuliers et des entreprises, à la course et au contrat¹⁶. Dans tous les cas, les migrants passent la majeure partie de leur journée dans l'espace public, à transporter des marchandises d'un point à l'autre de la ville ou à décharger les camions arrivant de la plaine. Ils se tiennent toujours prêts à travailler. Certains déambulent dans la ville, la bandoulière à l'épaule, et se tournent vers chaque commerçant en espérant décrocher une commission. D'autres ont des stratégies plus fixes. Ils se positionnent à des points stratégiques de la ville où ils savent que le besoin de portefaix est récurrent : en face d'un grossiste en matériel de construction, à proximité d'un marchand de meubles, aux abords de la gare routière, etc. Les margelles de trottoirs, les abribus désaffectés ou simplement un bout de mur dont la construction n'a jamais été achevée font office de lieux de regroupement. La marginalité, l'inconfort et surtout le fait que personne d'autre ne les occupe caractérisent ces lieux.

En quoi peut-on parler d'appropriation ? Il n'y a en effet aucune transformation physique de ces lieux, il n'y a pas d'aménagement spécifique (Photos 1 et 2). Une fois la journée de travail terminée, les travailleurs les quittent sans laisser trace de leur passage. L'appropriation, idéelle ou symbolique, est cependant « prise de possession »

¹⁶ La course est négociée directement entre le portefaix et son client. Le contrat porte sur un ensemble de marchandises plus conséquent (le déchargement d'un camion par exemple), qui implique souvent que le travail soit fait par un groupe de plusieurs Népalais.

Photo 1 : L'abribus désaffecté de Mussorie sert d'aire de repos pour les portefaix



© Tristan Bruslé (Mussorie, mai 2003)

Photo 2 : Le banc utilisé par ce vieux portefaix est situé sur son parcours.
Il s'y arrête un instant avant de reprendre sa course



© Tristan Bruslé (Mussorie, mai 2003)

(Veschambre, 2005 : 115) par les Népalais. Ils savent que ces lieux constituent des endroits où s'arrêter, où ils retrouveront sûrement des compatriotes pour échanger des informations sur le travail disponible ou des nouvelles du village. Ce sont des lieux-ressources où le travailleur sait qu'il peut se reposer. Tout nouvel arrivant dans la ville apprend à connaître ces recoins, généralement par l'entremise d'un villageois de ses connaissances. À une autre échelle, comme les portefaix au Népal connaissent les arrêts-reposoirs le long des chemins, les portefaix dans les villes indiennes savent où déposer leurs charges pour se soulager quelques instants avant de reprendre la route (Photo 2). Un banc ou une saillie dans un mur sont des endroits que les portefaix utilisent pour mieux organiser leurs courses. À Mussoorie, au milieu d'un carrefour parcouru en tout sens par des voitures, sans vue sur la plaine, un promontoire supporte un lampadaire : il n'est pas convoité par les touristes, mais est régulièrement occupé par les portefaix qui y déposent leurs charges.

Les stratégies d'appropriation de l'espace public par les Népalais peuvent être qualifiées de douces, car elles ne modifient pas la physionomie de l'espace. La pratique des lieux, c'est-à-dire leur occupation temporaire et répétée jour après jour, fait l'appropriation. Chaque matin, au début de la journée de travail, les portefaix les retrouvent libres de toute occupation. Tout se passe comme si ces lieux ne pouvaient être occupés par d'autres. Sans avoir une vision substantialiste de l'espace, on peut tout de même affirmer que les espaces occupés par les Népalais ont des caractéristiques qui en font des espaces repoussants pour ceux qui n'y voient pas une fonction précise. Situés au ras du sol, au débouché de rues encombrées ou à proximité des aires polluées de stationnement de bus, les coins et recoins « népalais » ne sont attirants que pour les portefaix. Ils sont népalais, car occupés par les Népalais. En effet, ils ne sont d'aucun usage pour les Indiens, qu'ils soient citadins ou touristes de passage et deviennent invisibles aux yeux des non-Népalais. Enfin, la marginalité de leur situation reflète la position sociale des portefaix : basse et peu considérée.

À la question de l'appropriation est liée celle de l'exclusivité de l'occupation (Veschambre, 2005). Les espaces des portefaix sont-ils l'objet de conflits ? Ces espaces interstitiels de la ville occupés par les Népalais témoignent d'un contrôle limité sur l'espace et d'un certain usage autonome. Ils sont aussi marqués par l'incertitude de leur occupation. La légitimité des portefaix à les occuper peut être remise en cause à tout moment. Ils le savent, comme ils savent que leur statut de prolétaire étranger est un statut de dominé qui ne leur permet guère de se rebeller. Ainsi, quand deux policiers intimement l'ordre à deux jeunes portefaix de se pousser du banc sur lequel ils font une pause, ils n'ont d'autres choix que d'obtempérer. Malgré tout, la majorité des lieux népalais sont des endroits où personne ne vient les concurrencer, d'où l'impression d'une appropriation quasi-exclusive où l'utilisation des angles morts de la ville reflète une utilisation très fine de l'espace urbain. Les niches spatiales « habitées » par les Népalais ne font sens que pour eux. Ils sont pour les Indiens, qu'ils soient touristes ou originaires de la ville, « des espaces relictuels [...] demeurés en dehors de l'écogénèse territoriale » (Raffestin, 1986 : 178) alors qu'ils ont fait « l'objet d'une traduction dans le système sémique » des Népalais (*Ibid.*) et sont ainsi transformés en territoire. En tant qu'« espaces autres », ces recoins dans la ville indienne peuvent être assimilés à des « hétéropies » telles que Foucault (1984) les définit : des « lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, [...] des sortes de lieux

qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables » (*Ibid.* : 755-756). Dans la perspective de Foucault, ces lieux, dont le caractère universel est affirmé, peuvent correspondre à des états de crise (adolescents, femmes en couches, etc.) ou à des comportements déviants (prison, clinique, etc.). Il n'en est rien concernant les Népalais, mais d'autres principes s'appliquent bien à notre cas. Si ces hétérotopies sont des espaces autres, elles sont néanmoins en liaison avec les autres lieux. Les Népalais passent ainsi des recoins aux hôtels de la ville : ils font le lien entre les lieux. D'autre part, « les hétérotopies supposent toujours un système d'ouverture et de fermeture qui, à la fois, les isole et les rend pénétrables » (*Ibid.* : 760). Cela est particulièrement vrai des espaces observés, qui, s'ils ne sont pas fermés au sens propre, le sont pour la majorité des Indiens. Espaces de Népalais pour les Népalais, il faut en quelque sorte montrer patte blanche pour y pénétrer, même si aucune barrière physique n'existe : « on ne peut y rentrer qu'avec une certaine permission » (*Ibid.*).

Parallèlement à ces espaces ouverts, « habitables » par les portefaix, il en est d'autres qui, au contraire, sont fermés.

Les espaces fermés

S'il est peut-être abusif de parler d'espaces interdits, il faut reconnaître que l'espace urbain indien est fait d'espaces ouverts et fermés en fonction de l'appartenance des acteurs¹⁷. À Pithoragarh par exemple, parmi la dizaine de restaurants de la rue principale, un seul offre un décor et une qualité de service supérieurs aux autres. Les prix pratiqués n'y sont pas beaucoup plus élevés qu'ailleurs, mais aucun portefaix n'y entre¹⁸. Leur sentiment d'infériorité et leur manque d'assurance les empêchent de pénétrer dans des lieux d'où ils ne seraient pourtant pas chassés. À l'instar de ces deux jeunes portefaix observés à Mussoorie, qui regardent les vitrines des magasins de souvenirs sans jamais y pénétrer, les Népalais n'osent pas s'imposer. Il est en de même pour la fréquentation de l'hôpital de Mussoorie. Tous les coolies savent où il se situe, mais peu s'y rendent. Une visite avec l'un d'eux, malade, me montra à quel point les formalités administratives et le parcours d'une pièce à l'autre furent une réelle épreuve pour cet homme de quarante-cinq ans, illettré, mais effectuant les allers-retours à Mussoorie depuis vingt ans. L'hôpital symbolise bien le lieu de l'inconnu total et fermé.

Les villes d'Uttarakhand disposent en outre de promenades, souvent des promontoires où vont lanterner le dimanche les citadins et les amoureux. Très rares furent les fois où j'aperçus des portefaix se balader, même si les noms de ces lieux de distraction sont connus d'eux. En fait, ce ne sont pas tant les espaces de promenade qui sont fermés que la notion même de promenade qui est mal considérée. Pour les plus âgés des migrants, « seuls les fous (*pagal*) se promènent ». Alors que l'unique but de leur présence en Inde est de gagner de l'argent, pourquoi le dépenseraient-ils sans but ? Cette vision imprègne une grande partie des migrants, de sorte que de nombreux espaces restent en dehors du champ de l'appropriation des hommes.

17 Cela n'est pas propre à l'espace indien.

18 En revanche, les étudiants népalais, toujours prêts à se démarquer de leurs compatriotes ouvriers, rechignent à boire le thé dans des gargotes népalaises et préfèrent ce restaurant « chic ».

L'espace public de la ville est connu (parce que les portefaix apprennent à connaître les noms de rue pour les livraisons), mais les lieux sont appropriés différenciellement. La mise en sens de l'espace de travail passe aussi par la prise de conscience et l'intériorisation des espaces interdits, qui reflète aussi l'appartenance sociale.

Les espaces de repli

Même si en Uttarakhand la ville n'est pas considérée comme totalement hostile, en plus des espaces publics de travail et de repos, les Népalais investissent des espaces de repli et de familiarité plus pérennes, sur lesquels ils peuvent compter. Ce sont des lieux d'intimité où les Népalais (ici leur statut d'étranger les pousse au regroupement) se retrouvent entre eux. Ils permettent la reconstitution de la force de travail et portent en eux des valeurs identitaires fortes. La dimension exclusive de l'appropriation prend de l'importance, surtout quand l'intimité prend le pas sur l'étrangeté.

Les restaurants népalais

Dans toutes les villes d'Uttarakhand, les Népalais ont la possibilité de se restaurer dans des gargotes tenues par des compatriotes. Le nombre de celles-ci n'a cessé de croître, notamment à partir du début des années 2000, quand la rébellion maoïste a poussé de plus en plus d'hommes à s'expatrier momentanément. Ceux qui les tiennent sont d'anciens portefaix de haute caste qui ont réussi à se hisser hors de la niche népalaise pour se lancer dans un métier plus valorisé et plus rémunérateur. À Pithoragarh, la dizaine de gargotes est dispersée au centre de la ville. Elles se différencient des autres restaurants indiens par leur petite taille et leur aspect spartiate. Tout nouveau venu dans une ville d'Uttarakhand apprend rapidement à connaître les endroits où il peut rencontrer des compatriotes et où il est assuré de consommer de la nourriture préparée à la népalaise par une personne de haute caste. Retrouver une forme d'entre soi au milieu de l'océan étranger est assurément rassurant. Les gargotes sont peu nommées si ce n'est par le nom ou par le district d'origine de leur gérant, mais elles sont appropriées, car elles participent de la géographie vécue des hommes dans les villes de l'Himalaya. Au contraire des restaurants indiens d'où ils se sentent exclus, les portefaix les recherchent. À ce propos, voici la manière dont Prem Singh B., gérant népalais de deux restaurants, explique ce phénomène : *« Les villageois vont beaucoup dans les échoppes simples. Les Népalais ne vont pas dans les endroits inconnus. Les Indiens qui ont des boutiques où l'on sert du thé de plus haut standard ne veulent pas que les Népalais y viennent. Ils ne laissent pas rentrer ceux qui portent des bandoulières (c'est-à-dire les portefaix). Les Népalais n'y vont pas. Ils préfèrent s'asseoir dans leurs propres échoppes. Ils ont peur d'aller dans les autres restaurants : que disent-ils ? Comment parlent-ils ? Ils n'osent pas faire des blagues. Ils ne s'entendent pas avec les Indiens. Dans mon restaurant, on peut parler de choses heureuses ou malheureuses ».*

Prem Singh B. explique donc la fréquentation des restaurants à la fois par un rejet des Indiens, qu'il ne ressent pas personnellement, car il ne s'identifie pas aux manœuvres, et par la recherche de familiarité des migrants népalais. Le restaurant ouvrier est donc à la fois un lieu d'assignation, assignation qui est intériorisée, et un lieu identitaire. Pour les

Népalais il constitue donc une catégorie à part par rapport aux restaurants indiens, car il porte des valeurs nationales népalaises.

Les lieux d'habitation

La différenciation la plus importante, qui symbolise le mieux une certaine assignation spatiale, est celle qui existe entre les Népalais et les locaux, soit en termes sociaux, entre les manœuvres et les donneurs d'ordre (bien que toute la société indienne ne donne pas des ordres aux Népalais). Les rapports sociaux marqués par la subordination des coolies se traduisent par une mise à l'écart spatiale. La photo 3 est particulièrement illustrative. La hutte qu'un Népalais a construite pour sa famille l'est sur un champ qu'il cultive en ferme. Adossée à un poteau électrique, elle n'est pas reliée au réseau électrique. La femme du migrant travaille avec lui à la culture de choux et leur petite fille ne va pas à l'école.

Partout en Uttarakhand, les conditions matérielles de logement des migrants népalais sont très rudimentaires. La plupart du temps, ils louent de petites pièces, souvent d'anciennes étables reconverties en chambres, au rez-de-chaussée des maisons. Ailleurs, cela peut être un appartement où vit jusqu'à une vingtaine d'hommes. Dans ce cas précis, les migrants s'entassent sans aucun confort, sur des cartons en guise de matelas. Aux murs, quelques clous servent de porte-vêtements. Comme ailleurs en Inde, les migrants temporaires investissent peu leur logement. Ce degré minimal d'appropriation se traduit aussi dans les mots utilisés pour décrire les habitations. La maison villageoise, inscrite dans l'histoire de la lignée familiale et entourée de champs vivriers, est dénommée *ghar*, soit « un ensemble résidentiel où habitent de façon permanente un maître de maison et sa famille » (Gaborieau, 1981). Les migrants n'emploient pas ce terme pour décrire leur logement de fortune en Inde, mais celui de *dera*, « une résidence temporaire, en ville ou dans un autre village » (*Ibid.*). La temporalité de l'installation est bien le critère déterminant pour définir l'espace habité. Un logement loué ne peut être appelé maison tant celle-ci porte en elle des valeurs d'ancrage. En Inde, louer n'est pas habiter. Mais la nature des projets des migrants transparait aussi dans ces dénominations. Plus le migrant est en situation de réussite, c'est-à-dire plus sa migration lui permet de passer de la survie à l'accumulation, plus les valeurs liées au logement en Inde sont positives. Ainsi, l'un des restaurateurs népalais de Pithoragarh vit avec sa famille dans un appartement du centre de la ville. Installé confortablement, il met un point d'honneur à faire visiter son logement qu'il nomme avec fierté *ghar*. De la même manière, d'autres, dans la même situation, poussent l'intimité avec leur espace de migration jusqu'à considérer qu'ils s'y sentent « comme chez eux ». Ce sentiment fort qui tend vers une identification à l'espace indien n'est cependant que l'apanage des migrants en voie d'accumulation.

On voit donc que la catégorisation des espaces d'habitation des Népalais est profondément liée aux accomplissements des migrants, en relation avec leur position sociale. Les rapports à l'espace que créent les Népalais sont fonction à la fois des idées qu'ils se font de leur place en Inde et de la place qui leur est donnée.

Photo 3 : Maisons des uns, hutte des autres ou la ségrégation spatiale à l'échelle de la parcelle



© Tristan Bruslé (Pauri Garhwal, mai 2003)

CONCLUSION

En migration, la familiarisation, qui rend possible la pérennité des séjours, est un processus d'appropriation de l'espace aux composantes à la fois sociales et spatiales. Elle se construit dans la fréquentation répétée des mêmes lieux, où sont réunis les mêmes acteurs. Elle correspond à un besoin des migrants de se « sentir bien », ou le moins mal possible, dans un espace étranger largement dévalorisé. Ainsi, avoir des repères dans la ville, savoir qu'il existe des lieux à soi permet d'atténuer le sentiment d'insécurité qui pèse sur les portefaix. Les territoires ainsi constitués sont des refuges où l'entre-soi – que l'on pourrait appeler népalitude – prend le pas sur l'étrangeté.

Les rapports à l'espace que les Népalais, à la fois ouvriers et étrangers, créent dans les villes indiennes sont bien le signe d'une hiérarchisation de la société d'accueil. Sans parler d'une mise à l'écart programmée, on ne peut néanmoins que constater que l'appartenance à la classe ouvrière (et à un pays étranger) induit des rapports à l'espace marqué par la marginalité, la précarité et l'exclusion. Même si la distance spatiale, en termes métriques, est faible entre les classes dominantes indiennes et les Népalais, la distance sociale persiste. Même si l'espace n'est pas à proprement parler disputé, puisque les Népalais occupent des espaces délaissés ou non utilisables par les Indiens, il est le signe qu'une certaine assignation des migrants népalais existe. Sans tomber dans le culturalisme dénoncé par les tenants de la géographie sociale, il semble néanmoins évident que lorsqu'il s'agit de comprendre la valorisation des lieux, la dimension culturelle ne peut être éludée. La domination est ressentie par les migrants, tout comme le manque d'honneur et l'indignité du travail manuel.

L'appropriation et la catégorisation de l'espace ne sont pas uniformes. Il existe des catégories d'espaces qui sont plus ou moins transformés et fruits d'une plus ou moins grande exclusion. Ce cas d'étude révèle aussi que les modes de catégorisation des lieux relèvent d'une appréhension de l'espace qui est égo-centrée : la position sociale de prolétaire dominé, le caractère temporaire des séjours font que les critères de valorisation de l'espace sont intimement liés aux pratiques quotidiennes. Le raccourci souvent effectué entre appropriation et identification nécessiterait ici d'être réévalué tant la mobilité, pour la majorité des migrants, n'est pas source d'une nouvelle strate identitaire.

.....

Références bibliographiques

- BISTA Dor Bahadur (1991) *Fatalism and Development. Nepal's struggle for modernization*, Calcutta, Orient Longman, 187 p.
- BRUSLÉ Tristan (2007) The World Upside-Down: Nepalese Migrants in Northern India, *European Bulletin of Himalayan Research*, 31, pp. 172-183.
- BRUSLÉ Tristan (2008) Choosing a Destination and Work. Migration Strategies of Nepalese Workers in Uttarakhand, Northern India, *Mountain Research and Development*, 28 (3/4), pp. 240-247.
- CLAVAL Paul (1996) Le territoire dans la transition à la postmodernité, *Géographie et cultures*, 20, pp. 93-113.

- DI MÉO Guy (1998) *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan Université, 317 p.
- DI MÉO Guy et BULEON Pascal (2005) *L'espace social. Lecture géographique des sociétés*, Paris, Armand Colin, 303 p.
- DI MÉO Guy et PRADET Jackie (1996) Territoire vécu et contradictions sociales : le cas de la vallée d'Aspe (Pyrénées occidentales), in Guy Di Méo Dir., *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan, pp. 51-86.
- FOUCAULT Michel (1994, 1re édition 1984) *Des espaces autres, hétérotopies*, in Michel Foucault, *Dits et Écrits 1954-1988. Tome IV 1980-1988*, Paris, Gallimard, pp. 752-762.
- GABORIEAU Marc (1981) La maison indo-népalaise au Népal central. Construction, symbolique sociale et religieuse, in Gérard Toffin Dir., *L'homme et la maison en Himalaya. Écologie du Népal*, Paris, CNRS Éditions, pp. 35-59.
- LÉVY Jacques (1998) Nous habitons des lieux multiples, in Rémy Knafou Dir., *La planète « nomade », les mobilités géographiques d'aujourd'hui*, Paris, Belin, pp. 193-197.
- MASSEY Douglas S., ARANGO Joaquin, HUGO Graeme, KOUAOUCI Ali, PELLEGRINO Adela and TAYLOR J. Edward (1998) *Worlds in Motion. Understanding International Migration at the End of the Millenium*, Oxford, Clarendon Press, 362 p.
- RAFFESTIN Claude (1986) Écogénèse territoriale et territorialité, in Franck Auriac et Roger Bbunet Dir., *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fayard, Fondation Diderot, pp. 173-185
- RIPOLL Fabrice et VESCHAMBRE Vincent (2005) L'appropriation de l'espace comme problématique, *Norois*, 195 (2), pp. 7-15.
- STASZAK Jean-François (2003), Pratique Spatiale, in Jacques Lévy et Michel Lussault Dir., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, pp. 740-741.
- STOCK Mathis (2005) Les sociétés à individus mobiles : vers un nouveau mode d'habiter ?, L'exemple des pratiques touristiques, *EspacesTemps.net*, Textuel, Consulté le 26 mai 2005, <http://espacestems.net/document1353.html>.
- THIEME Susan (2006) *Social Networks and Migration. Far West Nepalese Labour Migrants in Delhi*, Muenster, LIT Verlag, 272 p.
- THIEME Susan and WYSS Simone (2005) Migration Patterns and Remittance Transfer in Nepal: A Case Study of Sainik Basti in Western Nepal, *International Migration*, 43 (5), pp. 59-98.
- VESCHAMBRE Vincent (2005) La notion d'appropriation, *Norois*, 195 (2), pp. 115-116.

Rendre l'étranger familier. Modes d'appropriation et de catégorisation de l'espace par les migrants népalais en Inde

Tristan BRUSLÉ

Cet article s'intéresse aux processus d'appropriation et de catégorisation de l'espace en situation de domination à travers le cas des migrants népalais en Inde. L'étude des rapports à l'espace des migrants est l'entrée privilégiée ici pour comprendre comment les Népalais, travailleurs temporaires au bas de l'échelle socio-économique, font passer l'espace indien de l'étrangeté à la familiarité. L'un des enjeux pour eux est en effet d'arriver à forger des niches, dans l'espace public et privé, où ils se sentent à l'aise et presque « chez eux » malgré l'exclusion sociale et spatiale qu'ils vivent au quotidien. En fonction de leurs ambitions et des possibilités qui s'offrent à eux, ils s'approprient l'espace indien de manière différentielle, en lui attribuant des valeurs qui dépendent largement de ce que la migration leur permet de réaliser.

Turn the Foreign Place Familiar. Modes of Appropriation and Categorization of the Space by the Nepalese Migrants in India

Tristan BRUSLÉ

This article focuses on how space is appropriated and categorised in a context of domination through the case of Nepalese migrants in India. The study of the migrants' relationship to space is selected as the preferred approach to understanding how the Nepalese, temporary workers with the lowest socio-economic status, transform foreign space into a familiar one. One of the major challenges for them is to build niches in the public and private space, where they feel at ease and almost "at home", despite the social and spatial exclusion they suffer daily. Depending on their personal ambitions and on the opportunities available to them, they appropriate the Indian space in a differential way, by attributing to it values that depend largely on what migration enables them to achieve.

Hacer familiar al lugar extranjero. Modos de apropiación y de categorización del espacio por los inmigrantes nepaleses en india

Tristan BRUSLÉ

Este artículo estudia los procesos de apropiación y de categorización del espacio en situación de dominación a través el caso de los inmigrantes nepaleses en India. El estudio de la relación al espacio de los inmigrantes es el enfoque privilegiado para entender como los nepaleses, trabajadores temporeros del nivel inferior de la escala socioeconómica, transforman el espacio indio de extranjero a familiar. Uno de los desafíos es para ellos crear nichos, en el espacio público o privado, donde se sientan bien y casi como en "su casa" a pesar de la exclusión espacial y social que sufren al cotidiano. Según sus ambiciones y sus oportunidades se apropian el espacio indio de manera diferencial, atribuyéndole valores que dependen en gran parte de lo que la migración les permite realizar.